

Martinique



LA MARTINIQUE

Guide du Carnaval

Un Mardi Gras à Fort-de-France

La photo parle d'elle-même, n'est-ce pas ? On ne pourra malheureusement pas vous y téléporter. Mais nous souhaitons fortement vous y inviter, vous qui ne l'avez pas encore vécu. Nous voudrions vous le faire partager, comme l'un de nos plus beaux trésors.

Ce guide est votre passeport pour cette fête, une garantie pour bien comprendre et savoir à quoi s'attendre, une façon de mieux découvrir cet aspect de nos traditions. Dans le calendrier de nos fêtes, les quatre jours gras du Carnaval sont quasiment sacrés, ils sont d'ailleurs fériés pour la plupart d'entre nous. C'est dire la place qu'il occupe dans nos vies ... à tous.

Auprès des enfants, auxquels il s'adresse aussi. Il sera le témoin, mémoire de ce qu'ils n'ont pas vécu, mais qu'ils perpétueront à leur manière, en y retrouvant le même esprit de fête, de vacances, d'amusements ... de liberté. Car c'est bien ce qui caractérise notre carnaval : la liberté. Dans les créations artistiques en tout genre, dans la dérision sans mesure, dans les caricatures des plus osées, véritable plongeon d'humour dans nos fantasmes. Liberté d'expressions multiples autour de faits marquants réels, survenus l'année précédente ... Gare à ceux qui auront fait l'actualité, ils seront, *asiré pa pétèt*, héros de nos chansons paillardes, objets de railleries et moqueries ... le temps d'un vidé. *Fout sa bèl !*

Ce foisonnement de créativité exubérante meurt aussi vite qu'il a pris naissance. Il finit consumé comme l'est le roi de la fête. Vaval, brûlé au bout des quatre jours d'excès libérateurs ...

C'est ce qui fait qu'il est beau notre Carnaval : intense, haut en couleur ...

C'est ce qui fait qu'il est fort : porté et partagé par tout un peuple qui investit cette parenthèse de toute son âme ...

C'est ce qui fait qu'il est authentique : anarchique, spontané et vrai ...

Dans ce guide, vous trouverez de quoi vous rappeler, et vous souvenir de ces carnivals d'antan et de leur origine, mais vous vivrez aussi son évolution à travers les temps. Nous avons gardé le meilleur : ce lien ciment qui nous rassemble inconditionnellement pendant quatre jours, c'est celui de nos racines profondes, de notre culture multiple, de notre région éclatée et de notre exceptionnel sens de la fête !

Que ce guide vous accompagne le long de vos carnivals débridés ! Préparez-vous à y rajouter vos propres photos et continuer à écrire les pages de l'histoire de la fête la plus populaire de la Martinique ! **Mi vidé a !**

Vive le Carnaval à la Martinique !



Sommaire

Les origines du Carnaval	4
Le Carnaval à Saint-Pierre	8
Le Carnaval aujourd'hui	16
Rythmes et chants	17
Temps forts et originalité	20
Dimanche Gras	24
Lundi Gras	28
Mardi Gras	32
Mercredi des Cendres	36
Les Figures du Carnaval Martiniquais	40
Quelques conseils pratiques	48
Petit glossaire	49
Bibliographie	50

Réalisation : Comité Martiniquais du Tourisme
Rédacteurs : André Lucrèce et Thierry L'Etang
Comité de rédaction : Liliane Chauleau, Maïotte Dau-
phite, Cécile Celma
Crédit photo : Robert Charlotte, Itawi, Gérard Germain,
Musée Régional d'Histoire et d'Ethnographie, Henri
Salomon.





Jour des Rois à la Havane, seconde moitié du XIX^{ème} siècle, coll. privée



Masque Ejumba des Diola du Sénégal

Le Carnaval martiniquais se distingue par une spontanéité créatrice qui est d'essence populaire. Chaque année, se manifeste un renouvellement vital qui caractérise l'effervescence de l'imaginaire du peuple. Ce sont les quartiers, les communes, les regroupements conviviaux qui engendrent, composent et imposent les thèmes du carnaval. De ce point de vue, le Carnaval martiniquais n'a rien à voir avec ceux du Brésil et de Trinidad plus somptueux, mais incontestablement moins créatifs. Il s'agit de se livrer en toute liberté à une fête authentique à laquelle se joignent de plus en plus de touristes.

Dès les premières décennies de colonisation, en marge des *fêtes burlesques* et *cavalcades* opposant Normands et Parisiens organisées par les colons, se déroulaient déjà des réunions festives d'esclaves de même origine ethnique se réunissant par affinités linguistiques et culturelles. Se regroupant les dimanches après-midi jusqu'à l'aube du lundi matin malgré les interdictions en vigueur, ces derniers célébraient jusqu'à la transe les chants, les danses et rythmes spécifiques de leur terre d'origine.

Au milieu du XVIII^{ème} siècle, ces regroupements dénommés *Nations* sont interdits de procession de la *Fête-Dieu* par un gouverneur fraîchement débarqué qui constatait que le faste, l'organisation

et la discipline avec laquelle ils défilaient représentaient une menace pour l'ordre établi. Composant avec le calendrier dominant et profitant de toutes les fêtes chômées, qu'elles soient religieuses ou profanes pour s'exprimer en public, ces organisations étaient structurées en une hiérarchie formelle des membres élus.

Roi, reine, vice-roi, vice-reine, première, seconde, troisième et quatrième demoiselle d'honneur, trésorier, secrétaire, porte-drapeau, maître de cérémonie, général et soldats composaient leurs rangs. Royaumes sans terre, Nations hors-sol ou cours en exil, elles constituaient autant d'espaces

clandestins à l'intérieur desquels les sociétés africaines essayaient de se reconstruire, de manifester un propre en réactivant leur mémoire collective, en se dotant de hiérarchie, de grades et de règles pour suppléer à la destruction de leurs lignages traditionnels.

Avant la révolution, nombre de *Nations* se créolisent et perdent progressivement leurs caractères «ethniques» de moins en signifiants s'agissant d'individus nés dans les îles qui composent désormais la majorité de la main d'œuvre servile. Elles apparaissent sous les dénominations de *Convoi* : *Convoi de la Rose, Convoi des Oeilletts,*

Fête de Sainte Rosalie, patronne des nègres, JM Rugendas, Voyage pittoresque dans le Brésil, 1835, coll. MRHE



de Jasmin mais aussi Convoi des Indes, Convoi des Unis ou de L'Espérance.

Fêtes, danses, réjouissances ou bals de carnaval ne sont pas les seuls buts de ses *Sociétés d'esclaves* qui semblent nombreuses en milieu urbain et qui procèdent également à une entraide mutuelle entre associés ainsi qu'aux funérailles de leurs membres. Elles sont également soupçonnées d'être l'endroit de cérémonies secrètes et rituelles célébrant les mystères du continent noir.

Les nombreuses interdictions de mascarades ou

de déguisements qui frappent le carnaval, de la seconde moitié du XVIIIème siècle aux lendemains de l'abolition de 1848, disent la hantise des autorités coloniales de le voir dégénérer en affrontements entre membres de convois rivaux qui en profitent « *pour courir les rues masqués et déguisés à des heures indues, armés de bâtons ferrés, de coutelas et autres couteaux flamands* » (Arrêt du gouverneur Fénelon, 1765).

Parade de Junkano, IM Belisario, Jamaïque, 1837-38, coll. privée



Etroitement surveillées par les autorités, interdites de processions publiques autres que celles des convois funèbres, ces *Sociétés d'esclaves* qui évoluent dans une semi-clandestinité dans les colonies françaises des Petites Antilles sont au contraire favorisées par les autorités espagnoles et portugaises des Amériques qui, devant contrôler une masse servile plus importante, y voient l'occasion de *diviser pour mieux régner* en exacerbant particularismes et antagonismes ethniques.

Autorisées avant et pendant les Jours Gras, les manifestations privées telles que bals ou soirées carnavalesques, plus libres que les défilés de rue, sont l'occasion de fêtes somptueuses organisées par ces *Sociétés* qui rivalisent d'élégance de faste. En milieu rural, le carnaval se qui déroule sur l'habitation au son du tambour réunit esclaves et libres des alentours alors qu'un *bwabwa* est promené au son des conques de lambi.

Dans les îles anglophones qui disposent de *Sociétés* similaires mais qui n'observent pas le même calendrier que les catholiques romains, les festivités carnavalesques du *John Canoe* ont lieu entre Noël et le jour de l'An alors qu'à la Havane, rois et reines des *Nations cubaines* défilaient au milieu de leurs fétiches et de leur garde prétorienne le jour de la Fête des Rois.

Leur nombre déclinant peu à peu après l'abolition, les anciens *Convois* qui semblent mal s'accommoder de la liberté se voient concurrencer par les *Confréries* charitables de *Saint Joseph* et de *Notre Dame du Bon Secours* instaurées par l'église pour

diminuer leur influence alors que les *Mutuelles* légales qui sont désormais instaurées prennent en charge l'entraide financière qu'elles offraient à leurs membres. Dénommés initialement *Bamboula* leurs rassemblements festifs du dimanche après-midi sur la *Savane* de Fort-de-France sont désignés comme *Bel-air* à la fin du XIX^{ème} siècle. A cette époque, le terme *vidé* désigne les danses qu'ils perpétuent sous l'égide d'une danseuse vedette dénommée *reine du bel-air*.

A des milliers de kilomètres de là, dans le même contexte culturel, les rassemblements festifs créoles du célèbre *Congo-square* de la Nouvelle-Orléans menés par les *Bamboula queens* accouchaient *Jazz* et du *Rythm and blues*.

L'île voisine de Sainte-Lucie conserve ses *sociétés* de *la Rose* et de *la Marguerite* qui puisent leurs origines dans celles de la Martinique et qui, après la messe de leur sainte-patronne, vont encore présenter leurs hommages au Gouverneur Général représentant la reine d'Angleterre chez qui, naguère, elles étaient reçues pour un bal où leurs couples de monarques menaient la grand-valse.

Continuellement bridé par l'ordre esclavagiste régnant avant 1848, ce n'est qu'après l'abolition de l'esclavage et donc dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle que le carnaval martiniquais va acquérir ses lettres de noblesse populaire. Il a pour théâtre la ville de Saint-Pierre qui à cette époque s'était déjà affirmée comme la capitale culturelle et économique des Petites Antilles.



Une troupe de masques devant la grille du séminaire, rue des Bons Enfants, Saint Pierre, 1900, coll. MRHE

Le carnaval de Saint Pierre, à l'instar de cette ville, fut dès le 19ème siècle l'un des plus riches des Antilles, avec trois caractéristiques particulières : c'était d'abord un carnaval populaire, il bénéficiait ensuite d'une créativité musicale exceptionnelle et enfin, si le jour il occupait la rue, le soir il se poursuivait dans des salles de bal que l'on appelait alors des « casinos », désignant par là des lieux de jouissance qui ne fermaient leurs portes qu'au petit matin.

des plantes, son théâtre et son carnaval avaient contribué à sa réputation bien au-delà des Antilles.

La plupart des visiteurs étaient littéralement fascinés par la ville. C'est le cas de Lafcadio Hearn auquel on doit de nombreuses relations sur la vie sociale et culturelle de cette ville, et sur le carnaval en particulier. Hearn, journaliste d'origine anglo-irlandaise, eut en effet l'occasion pour un journal de New York, le *Harper's Magazine*, de décrire ainsi la beauté de sa population dans un livre intitulé *Un voyage d'été aux Tropiques* : « Une population fantastique, surprenante, - une population des Milles et Une Nuits. Elle est de couleurs variées, mais son ton dominant est le jaune, - jaune comme la ville elle-même, avec tous ces tons intermédiaires qui caractérisent la mulâtresse, la câpresse, la griffe, la quarteronne, la métisse, la chabine et qui produit un effet général d'un beau jaune brunâtre. On est entouré d'un peuple de sang-mêlé, la plus belle race mêlée des Antilles. » C'est ce peuple, ainsi décrit par le visiteur, qui fera le succès du carnaval de Saint Pierre.

Saint Pierre, avant l'éruption de la Montagne Pelée qui anéantit la ville le 8 mai 1902, était une ville exceptionnelle pour l'époque, féconde en activités économiques et culturelles au point qu'on l'avait dénommée « le Paris des petites Antilles ». Son port très actif, sa production industrielle, ses commerces et la Maison de la bourse, son lycée, son pensionnat pour jeunes filles, son Jardin

Il faut dire qu'en temps normal déjà, la beauté et l'éclat des costumes portés, ceux des femmes en particulier, sont exceptionnels. La chemise décolletée et souvent brodée, le jupon qui se termine par une broderie ou une dentelle



Roseval, les Français peints par eux-mêmes, 1842, coll. MRHE

que laisse voir la jupe ample aux mille couleurs, délicatement relevée, ou la robe serrée à la taille mettant en relief la grâce de la démarche dansante des femmes, l'écharpe telle une fresque jetée sur l'épaule, l'audace de la coiffe en sa forme et ses couleurs vives, tête calandrée avec sa symbolique de pointes, tout cela constitue la féerie du costume créole qui deviendra plus tard l'un des symboles du carnaval. Il est en effet d'usage chez les martiniquaises de mettre à l'honneur durant cette période les plus somptueuses compositions qui constituent le costume créole assorties des majestueux colliers, broches et bijoux divers qui traditionnellement l'accompagnent.

Quoiqu'existant déjà sous la période de l'esclavage, période pendant laquelle cette fête permettait aux esclaves, avec l'assentiment de leur maître qui quelquefois y consentait, de goûter aux joies de la danse et la musique, ce carnaval de Saint Pierre ne devint véritablement populaire qu'après l'abolition de l'esclavage en 1848.

On notera alors que les carnavaliers reproduisaient par leurs gestes et leurs danses des scènes du travail de la canne, théâtralisant, avec un réalisme remarquable, les différentes étapes de cette production agricole si emblématique de la Martinique de l'époque. C'est que le peuple pouvait désormais exorciser cette souffrance des travailleurs de la canne qu'il connaissait bien et donner libre cours à ses élans de festivité, ceci sans réserve. D'autant qu'il était d'usage, qu'après la danse des Coupeuses de canne accompagnée par des tambours traditionnels, une d'entre elle passait dans le groupe des spectateurs afin d'y faire la quête.

Fernand Yang-Ting souligne que dès Noël les choses

étaient mises en train : « *Mais voici Noël, écrit-il dans le *Courrier des Antilles*. Par les rues animées, dans la nuit solennelle, la chanson du prochain carnaval va être lancée. Il y a des semaines que chez Latifordière, le célèbre marchand de tabac de la Grand'Rue, elle mijote. Des extraits même ont été publiés. Une quinzaine de jeunes rouleuses de bouts, roulant entre dix-huit et vingt deux ans, sous la direction musicale de leur compagne Apiti, en a conçu les paroles, choisi le sujet, composé la cadence.* »

En tout cas, dès le mois de janvier, chacun s'apprêtait à cette fête exceptionnelle qui allait durer deux bons mois. On préparait robes et costumes, masques et loupes, accessoires et chaussures appropriés pour ceux qui le pouvaient. Les autres, issus des classes les moins fortunées, confectionnaient ce qu'ils

Vidé, rue Victor Hugo, Saint Pierre, 1900,
coll. MRHE



Vidé dans la rue Victor Hugo, Saint Pierre, vers 1900, coll. privée

pouvaient avec des matériaux de récupération, y compris des mâchoires animales nécessaires à la réalisation de certains masques.

Chaque dimanche précédant les jours gras, la foule envahissait les rues dans une liesse indescriptible. On chante, on s'interpelle en chanson, on avance à pas cadencés avec des déhanchements qui enchantent participants et spectateurs, tandis que l'orchestre, qui précède la déferlante des carnavaliers, donne le ton, avec le chanteur qui lance le refrain repris en chœur par la foule, et soutient le rythme avec la clarinette et le trombone, deux instruments majeurs de l'époque. Les spectateurs se massent tout au long du circuit de ce déplacement festif qui est connu : le point de départ des carnavaliers est la Batterie d'Esnotz, puis la Grand'rue les accueille, et on va au quartier du Fort par le Pont de Pierre jusqu'à l'Eglise du Fort, ensuite c'est la descente vers le Mouillage en passant par le Figuier, la Place Bertin, puis retour par la Grand'rue, d'où on ira vers la Rue du Petit Versailles, la Rue Saint Jean de Dieu, la Rue Pesset et bien d'autres encore.

On s'affronte alors en chanson, car les rivalités existent entre les deux quartiers principaux : Le Fort, plus favorisé, plus résidentiel, et le Mouillage, plus populaire, plus commerçant. On s'oppose entre diables du Fort et diables du Mouillage en s'invectivant gaiement, on s'affronte entre sociétés

composées de femmes et menées par des femmes qui ont noms *Les Intrépides* et *Les Sans Souci* car, sans que l'on sache de quoi il en retourne précisément, dans la vie quotidienne des choses se sont passées et on règle les conflits au carnaval. Lafcadio Hearn en témoigne : « *Simultanément, du nord et du sud, du Mouillage et du Fort, deux immenses bandes, à travers la Grande rue : ce sont les deux sociétés dansantes, les Sans Souci et les Intrépides. Elles sont rivales ; ce sont elles qui composent et chantent les chansons du carnaval : cruelles satires le plus souvent, dont la signification locale est inintelligible aux personnes qui ne sont pas au courant des incidents qui inspirent leur improvisation.* »

C'est que le carnaval de Saint Pierre, les créations musicales, les thèmes et les travestis ne sont pas coupés de l'intense vie sociale de la ville.

Chacun se retrouve dans les allusions, les insinuations, les sous-entendus car l'invention renvoie à des figures d'usage connues dans la ville qui ont reçu pour le carnaval un traitement populaire fait de raillerie, de dérision, de caricature et de satire.

Pour contribuer à cette exaltation festive, le peuple a recours aux chansons qui, écrites le plus souvent

par des femmes, n'épargnaient personne. Elles pouvaient avoir un caractère politique, piquant ou burlesque, elles permettaient en tout cas aux créateurs, et au peuple qui les reprenait, d'exercer une critique sociale par rapport aux faits de la vie quotidienne qui relevaient d'actes d'autoritarisme, de promesses non tenues, de préjugés sociaux ou raciaux qui étaient courants à l'époque dans la société pierrotine. Les attitudes des uns et des autres, hommes ou femmes étaient dénoncées dans des refrains qui étaient chantés tout au long du carnaval.

Ces chansons étaient parfois accablantes pour celui ou celle qui était visé, telle cette biguine très connue, intitulée *La Rue des Bons enfants*, consacrée à celui qu'on appelait « Gros Carrette », qui se termina de manière dramatique pour le pauvre homme. Et Lafcadio Hearn n'hésitait pas à dire en son temps que ces chants iraient au-delà de plusieurs générations, la victime d'une de ses chansons ne pouvant espérer l'oubli.

La fantaisie, l'esprit d'à propos et l'audace des chansons de Saint Pierre contribuaient à faire du carnaval une fête populaire qui permettait l'expression du petit peuple des bas quartiers, tandis que les classes favorisées préféraient sortir au carnaval en voiture ou à cheval, se distinguant ainsi des bandes plus courues par les petites gens.

Les bals étaient, bien entendu, très fréquentés. Le bal public, qui se tenait au marché couvert de la ville jusqu'au petit matin, connaissait un succès sans pareil. Mais il y avait également l'alternative des espaces privés qui s'offraient aux danseurs.

La diversité des lieux festifs aux noms évocateurs, le *Casino*, le *Bléssé-bobo*, le *Palais Cristal*, *Chez Bégoa*, ou *Chez Bébé Faïs* permettait ensuite aux

Un jour de Carnaval rue Victor Hugo, Saint Pierre, fin du XIX^{ème} siècle, coll. MRHE



deux classes de se retrouver pour les bals du soir, mais certaines places étaient plus particulièrement réservés à certains milieux.

Dans son roman, *La Caldeira*, Raphaël Tardon nous restitue l'annonce d'un journal de l'époque informant des bals et autres manifestations liées au carnaval :

« Attention ! Attention ! Attention ! Demain, derniers bals du carnaval :

- 1° A l'ancienne Loge, rue du Petit Versailles, l'administrateur, M. Wilhems, a l'honneur d'annoncer à sa fidèle clientèle (des mulâtres en majorité) que le fameux clarinettiste Médouze dirigera l'orchestre ;*
- 2° Au Casino, tout comme chez Médouze, l'éclairage*

électrique est garanti, et, comme l'an dernier, le chef Pétrarque, alias Satanas, dirigera sa clique endiablée. La direction compte que « tous les noirs de qualité » se rendront en masse au Casino ;

3° Qu'attendez-vous ? Aristocrates, bourgeois, hommes du monde, qu'attendez-vous ? L'Hôtel des Bains sera illuminé à giorno. Dès neuf heures du soir. Attention ! Qu'entendrez-vous ? Des flots d'harmonie. Une musique de choix dans un cadre artistique. Avis aux amateurs de polka ; le maître Isambert surpassera Orphée. La tenue de soirée est de rigueur, habit ou redingote, comme au théâtre ;

4° M. De Massias, l'honorable administrateur de l'Habitation Périnelle et deuxième adjoint au maire, offre un grand bal nègre sur la plantation. Orchestre



Ambiance de bal à Saint Pierre, fin XIX^{ème} siècle, coll. privée



Cérïque. Rhum à discrétion. Quatre barriques sont prévues. Accourez tous ;

5° Pierrotins, mes frères. Vous ne pouvez achever le Carnaval sans assister au grand bal masqué organisé par le gymnase La Française, 50 gymnastes (cinquante) masqués y participeront. Accourez tous, 50 gymnastes masqués ! La Française sera éclairée à l'électricité ».

Souignons, une fois de plus, le rôle joué par les femmes au carnaval de la ville. Toutes ces soirées voyaient la présence remarquée des impératrices de bals aux noms allusifs et enthousiasmants : ceux de *Marie Clémence, Ti Rose-Congo, La grande Olive, Adrienne la tête de Taupe, Julia Lapidaille, Suzanne Coulée, Avan mèl pon'* étaient parmi les plus connus. Tous ces pseudonymes et sobriquets, attribués sans ménagement, laissent entendre à quel point l'activité de ces piliers du carnaval était théâtralisée pour la circonstance.

*Damiso éha ! ou mandé moin saïbot
Moin ba ou commode.
Damiso éha ! magré tout ça kon ça
Ou ka ba moin cône !!*

.....



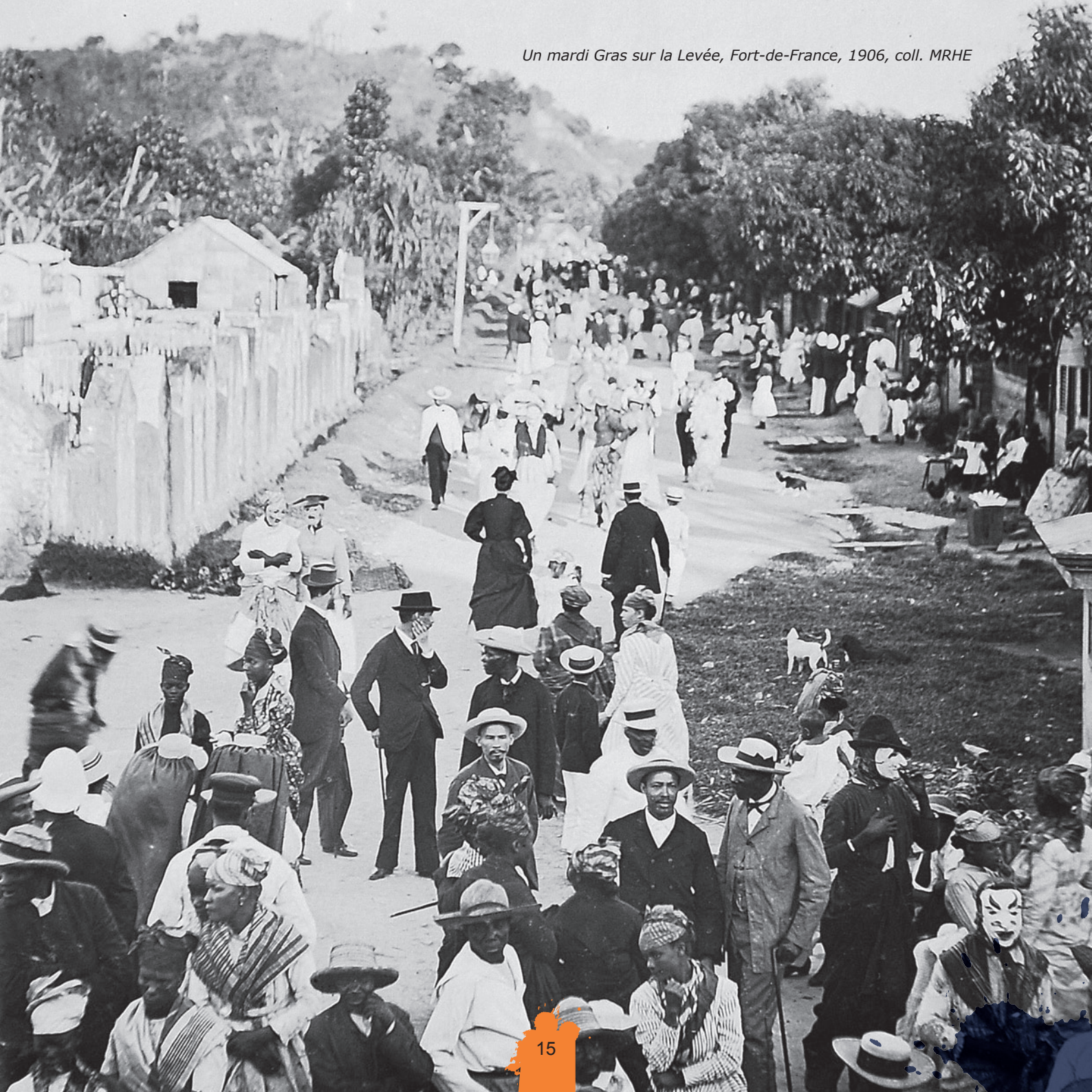
Carte postale, vidé de mercredi des cendres à Saint Pierre, début du XX^{ème} siècle, coll. privée.

Le Mardi Gras, le Diable sortait suivi d'enfants qui lui faisaient un cortège animé. Louis Garaud le décrit ainsi : « *En habit écarlate, le buste ceint d'un large baudrier, la tête énorme, ornée d'un crinière jaune et de deux cornes dorées, la face grimaçante et noire, la langue pendante, il marchait hideux, terrible, d'un pas rapide et rythmé. Quelques centaines de gamins le suivaient...* »

L'enthousiasme était tel, que c'est au carnaval de Saint Pierre que le peuple, bien aidé de quelques lycéens audacieux, prit l'initiative de prolonger les festivités par une journée et une soirée supplémentaires. Désormais le carnaval martiniquais était le seul au monde à célébrer dans la liesse le Mercredi des Cendres comme jour dédié à la diablesse qui devenait ainsi, pour la première fois, un personnage du carnaval.



Diable et marmaille du début du XX^{ème} siècle, coll. MRHE





Un mardi Gras place Fénélon (Nardal), 1906, coll.MRHE

Après l'éruption de 1902 qui entraîne en quelques secondes la disparition complète de Saint-Pierre et de ses habitants, le carnaval de Fort-de-France qui existe déjà mais qui est loin d'avoir atteint la dimension quasi légendaire de celui de Saint-Pierre a du mal à prendre le relais. Laissé à l'initiative de la rue, il lui faut attendre la période de l'entre-deux guerres pour voir quelques tentatives de structuration lui être apportées par un cercle d'anciennes élèves du pensionnat colonial se faisant un devoir d'y présenter l'authenticité du costume créole et de ses atours traditionnels.

Après la seconde guerre mondiale, des artistes comme Loulou Boislaville, Alexandre Nestoret et Paulette Nardal lancent le *Concours de la chanson créole* avec pour objectif de susciter l'apparition de rythmes et de textes relatifs au carnaval à l'instar de qu'était cette production du temps de Saint-Pierre. Le premier *comité* du carnaval créé en 1964 est dirigé par le Dr Rose-Rosette, puis lui succède le *Comité actif du carnaval* et *Carnaval foyal* menés par Mmes Grazielle Bontemps et Solange Londas.

Fort-de-France, 1939, coll.MRHE



Fort-de-France, début du XX^{ème} siècle, coll.MRHE

Passionnée par la cause du carnaval, c'est cette dernière qui instaure en 1964 le *Carnaval des écoles* et qui s'occupe du *Concours de la chanson créole* comme de l'élection de la *Reine de Fort-de-France* avant d'organiser ceux du *Mini-roi* et de la *Mini-reine des écoles Maternelles*. D'autres personnalités comme les époux Bibas et Psyché, Mmes Coppet et Lung-Fu sont associées au renouveau du carnaval foyalais.

Dans les années 1970, certaines communes, qui relancent leur défilés carnavalesques et se dotent de *Comités*, procèdent à l'élection de leurs *reines* ou de leurs *rois* avant de créer le *Comité de carnaval du sud* qui chaque année opère à un rassemblement regroupant les carnavaliers de plusieurs villes du sud de l'île.

Rythmes et Chants du Carnaval

Nés dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec la biguine dans les légendaires *casinos* de Saint-Pierre, chants et rythmes du carnaval martiniquais ont pour fonds baptismaux des lieux dont la rumeur assure qu'ils auraient offensé le Tout-Puissant en personne : Le *Bléssé bobo*, le *Franc Choriste*, le *Moulin Rouge*, le *Palais de Cristal*, la *Corbeille Fleurie* ou le *Théâtre* de la ville.

Chansons satiriques, coquines ou sarcastiques raillant un travers ou un événement politique, un faux-pas de l'autorité civile ou religieuse, elles sont nées hors des *cavalcades* et des chars rutilants organisés par la bourgeoisie commerçante de la cité cherchant à se démarquer du tumulte des processions populaires. *Bo fè-a Llilite ! Bo fè a !* Leurs rythmes endiablés, repris des décennies après la disparition de leurs auteurs, animeront les meilleurs arrangements des Stellio, Léona Gabriel

La Croix-Mission un mercredi des Cendres, années 1930-40, coll. MRHE



Reines et dauphines sur la Savane
1968, coll. MRHE



et autres Ernest Léardée, remarquables musiciens martiniquais qui ont enchanté Paris. Ils raviront encore le Fort-de-France de l'entre-deux guerres, celui des chaudes soirées carnavalesques du *Grand Casino* dit *Bal Loulou*, du *Grand Balcon*, des *Folies Bergères*, du *Dancing Palace* ou du *Sélect Tango* ; du plus humble des *toufé yen yen** jusqu'aux soirées du très sélect *Manicou Volant* de la rue Schoelcher.

Après la seconde guerre mondiale et ses privations, le *Concours de la chanson créole* instauré à la fin des années 40 renoue avec la tradition pierrotine et fait les beaux jours des *vidés* des années 50. *Papillon volé* affirment les foules des années 60 alors que quelques années plus tard, *cloches*, *tibwa*, *chacha*, klaxons, casseroles, boîtes en fer blanc ou capot de *bradjak* seront bon à rythmer et scander à qui mieux-mieux les aventures d'un certain *Jojo*, policier de son état, mais grand amateur de rasoir.

Au début des années 1980, groupes à pied et orchestres embarqués se mêlent aux sonos hyperpuissantes des radios libres ou périphériques qui crachent leurs décibels dans la furie des *vidés* entraînant des milliers de fidèles à la suite du dernier tube de Kassav.



Bradjak, 1972, Fort-de-France, coll. MRHE

Carnaval en famille,
années 1950,
coll. MRHE

A la fin de cette décennie, les groupes se structurent et présentent à l'image de *Plastik System Band* et de *Tanbou bô Kannal*, de véritables orchestres de rue au répertoire varié et travaillé. Les percussions se voient complétées par des sections de cuivres et on passe du fût en bois à peau naturelle, lourd et encombrant, aux tubes de PVC à la membrane de batterie synthétique. Pour les sons graves, des fûts plastiques de grande taille sont utilisés alors que *tibwa*, toms, médiums et caisses claires viennent compléter les sections percussives qui ne sont plus jouées à mains nues. L'esthétique des formations est revisitée par une uniformisation de costumes chatoyants et par la présence de danseuses précédant les musiciens.

On assiste alors à un reflux des sonos et des chars à orchestres que remplacent des orchestres de rue de quartiers populaires : *Sakifèt fèt*, *Nou pa sav*, *Flash Bambou*, *Sé pann deyè'*, *Difé nan pay*, *Kalan's ka*,

Défoulman, *Bambous des îles*, *Baryl Band*, *Kalson*, *Waka*, *Koubouyon*, *Tanbou Volkan*, *Double Face*, *Kaznaval*, *Pétrol-Band*, *Rafal*, *Rétro Band*, *Mi la ni Jenn*.

D'autres groupes de quartier comme le *Secteur G*, comprendre *Godissard*, *Mônn kalbas* ou *Bon-air city* – secteurs populaires de Fort-de-France – restent fidèles à la spontanéité du carnaval libre et *déchiré* qu'ils prônent comme un étendard renouvelant chaque année le caractère grivois du répertoire populaire. Les mélodies connues du circuit commercial sont détournées, les textes renouvelés et réinjectés dans un nouveau circuit de sens. Une bonne trouvaille répercutée instantanément de groupes en groupes devient le tube des rues et des soirées pouvant être reprise l'année suivante jusqu'à ce qu'une nouvelle formule l'expédie aux oubliettes.

En Martinique, c'est encore la rue qui invente, réinvente et impose ses thèmes, le temps d'un carnaval.



Temps forts et originalités du Carnaval Martiniquais

Le carnaval martiniquais met en œuvre pour sa réussite trois exigences à partir des cultures diverses qui ont constitué le fonds culturel martiniquais.

D'abord, une exigence de la créativité. *«Le carnaval le plus ancien ou le plus fidèle, dit un auteur, donne à faire plus qu'il ne donne à voir»*. Faire joie d'un rien, mettre en avant la créativité, tel est le projet. Et, c'est à cette occasion que ressortent les objets les plus archaïques - nippes et hardes, parapluies sans toile, pots de chambre, vieux téléphones, vieilles voitures etc.- où il s'agit de ridiculiser par l'inventivité la réalité humaine quotidienne. Le rebut devient alors le lieu où on puise l'essentiel. De ce point de vue, le Carnaval martiniquais n'a rien à voir avec ceux du Brésil et de Trinidad par exemple, plus luxueux, mais moins créatifs.

C'est aussi une exigence d'inversion. Inversion des sexes, inversion de la hiérarchie, inversion symbolique de la relation d'ordre. Ainsi l'obscène s'affiche et prend le pouvoir, une obscénité reposant sur le grossier (gros ventre et des fesses), sur l'inconvenant (se caresser le sexe ostensiblement), sur l'impudeur ou l'exhibitionnisme. L'inversion symbolique de l'ordre, c'est aussi le policier ou l'homme politique que l'on ridiculise par la caricature, par des gestes, par un slogan, par l'interpellation.

Une exigence de métamorphose enfin. Par l'acte créateur du travesti, privilège divin de se déguiser en bête et de renier son humanité. Et le masque bien sûr par lequel on fait rupture, d'abord avec soi-même, et avec la vie que l'on mène au quotidien. Car le masque permet non seulement la dissimulation qui autorise les excès, mais il est





aussi la possibilité d'une incarnation qui défie le réel dans l'opportunité d'une parodie. Ainsi le nombre de De Gaulle, de Giscard d'Estaing, de Mitterrand, de Chirac et aujourd'hui de Sarkozy qui se promènent, s'adressent à la foule avec gestes et mimiques au Carnaval en Martinique est impressionnant. Le travesti permet la transgression : des tendances refoulées peuvent alors s'exprimer au grand jour.

Ainsi «*chacun réalise ses rêves, actualise ses désirs de toujours, pour ensuite accepter ses propres limites*». Il y a dans le déguisement toute une recherche de l'autre, parfois même une recherche de la dualité comme le montre le masque à double figure, le vêtement à deux faces, une masculine, une féminine, sans parler du visage qui reçoit de chaque côté sa couleur.



Totale ou partielle est la métamorphose. Elle se fait sous l'égide de Vaval, le dieu païen, dont la disparition elle même appelle la métamorphose en un nouveau Vaval, l'année suivante. Ici, une précision, ne pas confondre Vaval et *bwabwa*. Vaval est bien l'autorité du carnaval, il en est le roi, un roi qui meurt chaque année et que l'on pleure au dernier jour des festivités. La figure de Vaval est conçue par l'autorité organisatrice (association, fédération de comités, ville par exemple).



Le *bwabwa* (ou boisbois) est celui, au contraire dont l'autorité est remise en question : c'est une personne – un individu qui joue un certain rôle dans la société ou un homme politique – qui, dans l'année qui vient de s'écouler, a failli.

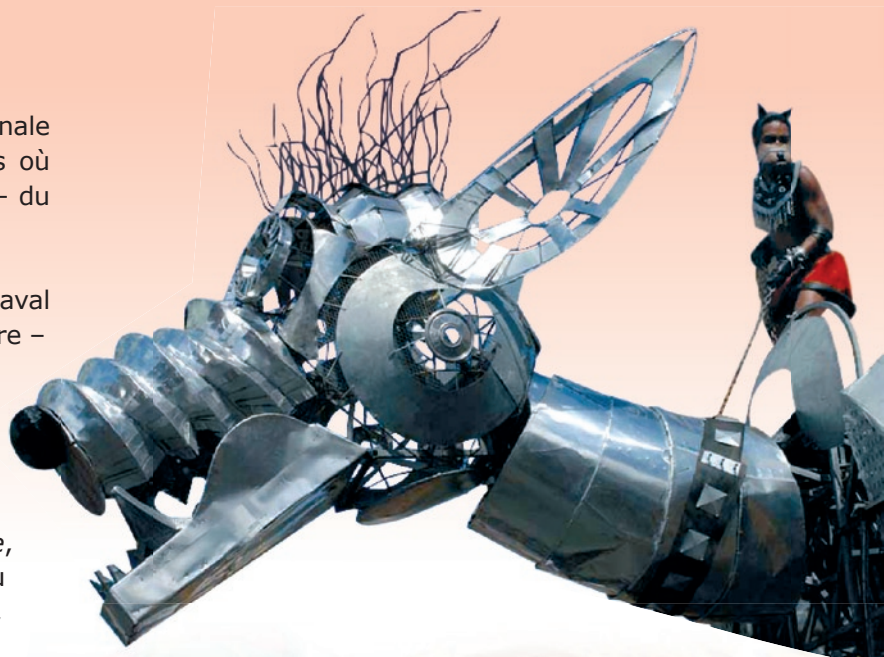
Le choix du personnage mis en *bwabwa* est un choix populaire qui lui vaut en général non seulement d'être désigné comme tel, mais également d'être l'objet d'une chanson. Ce fut, par exemple, le Professeur Colby à Saint Pierre qui avait annoncé, à grand renfort de presse, qu'il s'élancerait dans les airs en ballon et qui, dans sa tentative, connut un assez pitoyable échec, ce furent à Fort-de-France les différents adversaires qui se présentèrent aux élections municipales et législatives contre Aimé Césaire, concurrents qu'on assimila à des figures diverses : le renard amateur de poulailler, Mad Max ou encore King Kong, toujours avec une chanson populaire reprise au



carnaval par la foule en liesse.

Tous ces éléments s'inscrivent de manière originale dans les temps forts du carnaval martiniquais où l'on découvre que la réalité – et aussi le rêve – du carnaval est à la fois paroles, sons et images.

Traditionnellement, les festivités de ce carnaval martiniquais - qui doit tant à celui de Saint Pierre – commençaient après l'Épiphanie. Aujourd'hui, elles se concentrent essentiellement sur les jours gras et le mercredi des cendres. Cependant, dès le mois de janvier, on s'active afin de réaliser deux événements. D'abord, le *concours de la chanson créole*, destiné à enrichir le répertoire du carnaval, où mazurka, valse et biguine sont mises à l'honneur, mais avec notamment la désignation de la meilleure biguine-vidé* qui, si elle est de qualité, sera adoptée par la foule. Le second événement consiste à choisir la Reine du Carnaval et ses dauphines. Entre le mois de janvier et les jours gras, les orchestres de rues continuent de répéter afin d'être prêts le moment venu, des animations carnavalesques ont lieu dans certaines villes et des activités pédagogiques autour du carnaval se déroulent dans les écoles.



Dimanche Gras

Aux jours gras, le Carnaval commence par les sorties du samedi vers les bals et autres zouks qui animent la soirée. Ceci constitue une sorte de mise en train, car c'est surtout le Dimanche gras que le carnaval se met en marche. C'est le jour de l'apparition de la *Reine du Carnaval* dans les rues de la ville. Accompagnée de ses dauphines, elle livre au public sa beauté et sa grâce, ainsi que l'originalité de son déguisement. La conception de ce dernier, l'imagination et l'ingéniosité de la réalisation peuvent d'ailleurs constituer un élément déterminant dans l'élection de la *Reine du Carnaval*.



Ce même jour, apparaissent les premiers groupes à pied précédés des orchestres de rue dont la musique, les costumes et la chorégraphie provoquent l'enchantement des spectateurs et des carnavaliers qui les suivent en dansant. La valeur et l'originalité de cette musique tiennent essentiellement à la qualité des percussionnistes et des soufflants, tandis que les vêtements doivent leur beauté à la richesse, aux couleurs et à l'éclat des costumes.

Ces orchestres de rue qui s'entraînent presque toute l'année ont atteint progressivement un niveau de prestation qui leur vaut des invitations non seulement dans la Caraïbe, mais dans le monde



entier. Les plus connus sont *Plastik System Band* qui fait figure d'ancêtre, *La Bonm*, *Tanbou Bô Kannal*, *La Sauss*, *Gwanaval* et *Matjilpa*. Mais il faut parler également, dans ce registre, d'un orchestre qui répond au nom de *Moov* et dont l'originalité est d'être composé uniquement de femmes.

Ces orchestres de rue irradient les groupes à pied de leur musique chaude et entraînante. Un flux de carnavaliers aux costumes bariolés déverse de par les rues leurs courses allègres, dans une





cohue délirante qui ponctue les déplacements en jaillissements et en arrêts au rythme de la musique et des chants : *Bo fè-a ! Lilitte ! Bo fè-a !** Et chacun reprend en cœur le refrain dans une activité enjouée qui travaille tout en exaltation pour la cause collective du plaisir. Car tous ceux qui, entraînés dans cette danse, font de leur corps un chant d'une fraîcheur primitive, ressentent à ce moment-là un plaisir de vivre que le carnaval a rendu possible.

Le dimanche est aussi le jour où on voit apparaître les premières *bradjaks*, vieilles voitures, souvent dans un état de délabrement qui les rend proches de l'épave. Celles-ci sont repérées et sélectionnées par des petits groupes de jeunes qui en font un objet de dérision et de contestation. Ces voitures sont quelques fois repeintes en couleurs vives et surtout habillées de slogans qui expriment une critique sociale visant la société de consommation.





Elles passent rarement inaperçues, car elles sont tout à la fois porteuses de carnavaliers qui se tiennent sur les sièges, sur le capot, dans le coffre ouvert, elles sont objets rythmiques tant on leur tape dessus, elles sont supports de slogans contestataires écrits sur les portes et le capot, participant ainsi au charivari en l'honneur de Vaval.





Lundi Gras

Le Lundi Gras commence tôt le matin par le vidé en pyjama qui réunit les amateurs du vidé du matin et certains danseurs tardifs qui, à la sortie des zouks, vont poursuivre la fête dans les rues,

aux sons d'orchestres spécialisés dans de telles manifestations. Le costume approprié est de toute évidence le pyjama, mais certains hommes n'hésitent à enfiler une chemise de nuit dans



Mariage burlesque, rue de la Liberté, années 1970, coll.MRHE

l'esprit carnavalesque de l'inversion. Après le vidé, il est d'usage pour certains d'aller déguster le boudin créole précédé du *décollage*, que le Dr Rose-Rosette, l'un des meilleurs experts en punch martiniquais, définit ainsi : « *Il s'agit de la première goutte d'alcool absorbée le matin à jeun. Elle fait décoller la lulette et provoque des expectorations fluidifiantes...* » Et il précise que « *La déglutition du décollage n'est jamais complétée par de l'eau. On la fait suivre parfois d'un verre d'eau de coco ou d'un verre de mabi**. »

Après de telles performances, les carnavaliers vont se reposer pour les cortèges et vidés de l'après-midi.

L'une des plus importantes des manifestations du Lundi gras est le *mariage burlesque*.

Le mariage burlesque est la transgression organisée en cortège. Il vise à tourner en dérision l'une des institutions les plus éminentes des sociétés humaines. En réalité, une telle manifestation pointe surtout le caractère convenu et désuet des règles sociales qui entourent cette institution : il s'agit en fait d'une projection fantaisiste, mais lucide sur les croyances qui s'assouvissent dans le mariage.

La description du mariage burlesque nous convie à y découvrir la symbolique et la pratique de l'inversion. Outre le fait que le mari est, presque systématiquement, une femme et la mariée un homme, on assiste surtout à une remise en cause des valeurs et de l'esthétique classique : mariée estropiée ou infirme, quelquefois d'une laideur repoussante grâce aux masques carnavalesques, ou encore symbolique de la disproportion jouant sur la maigreur, la taille ou la difformité, indécence du ventre de la mariée indiquant une grossesse avancée en dépit de sa belle robe blanche, remettant





Depuis quelques années, le Lundi gras est le jour du *Carnaval du sud*, ce qui signifie que toutes les communes du sud de la Martinique désignent à tour de rôle une ville où se dérouleront les manifestations carnavalesques. A cette occasion, la *Reine du Carnaval du sud* est présentée au public, ainsi que les mini-reines âgées de 5, 6 ou 7 ans. Les orchestres de rue de la région entraînent les carnavaliers dans des vidés que l'ont dits « déchirés », c'est-à-dire endiablés.

en cause de *facto* l'usage moraliste de la virginité, prêtre précédant le cortège lisant *Les Ecritures* à l'envers, tout cela exprimant l'inversion parodique. Quand au maire, on s'arrange afin qu'il ne soit que la caricature d'un magistrat communal classique. Dans le cortège lui-même, les invités, quant à eux, répondent aux critères du cocasse, du loufoque et du grotesque. Nous nageons alors dans les eaux nuptiales du burlesque.



Photo : ITAWI



Mardi Gras

Le Mardi Gras est précisément le jour de sortie des diables rouges. Grands diables et petits diables s'en donnent à cœur joie. Le Grand diable, que l'on appelle aussi *Papa Diab*, entouré de petits diables habillés de rouge, est impressionnant avec son formidable masque à miroirs et à cornes, symbolisant respectivement la connaissance et l'abondance.

Les carnavaliers habillés de rouge, la couleur du jour, participent aux vidés qui laissent voir alors une marée rouge déferler dans les rues de la ville, toujours précédée des orchestres de rue qui donne le tempo, chantant cette chanson créée à Saint Pierre que la foule aujourd'hui reprend en cœur : *Diab-la ka mandé an ti manmay* ! Le diable demande un



enfant, car le diable pour sa participation exige le prix fou d'un sacrifice d'enfant et la foule se fait messagère de la demande.

Le poète Aimé Césaire expliquait, dans une interview, combien le sacré martiniquais avait été occulté et ignoré : « *L'illustration de ce que je dis, je l'ai eue brusquement un jour, en Casamance, avec André Malraux. On avait organisé une sorte de grande fête un petit peu folklorique, et brusquement au détour d'un chemin, je vois apparaître un grand masque, Je reste saisi, je dis au Sénégalais qui était*

à côté de moi : «Mais comment, ce masque, vous aussi, vous l'avez»? Il dit «comment nous l'avons? Comment nous aussi ? Mais c'est notre masque!» Je dis : «Oui, mais il existe aussi aux Antilles ! Il existe à la Martinique! Je reconnais ce qu'on appelle à la Martinique "le diable du Mardi-gras".» C'est un masque avec des cornes de bovidé, un grand manteau rouge constellé de petits miroirs juxtaposés, une queue de bœuf. Il se précipite dans la foule et effraie les enfants: une sorte de terreur sacrée s'empare de la foule antillaise quand il apparaît. Je demande alors au guide : «Mais qu'est-ce que c'est





pour vous ? ». *Il me répond: «C'est le masque que portent les initiés! ». Et il m'explique le symbolisme de ce masque, les cornes de bovidé, c'est un peu comme les cornes d'abondance, c'est le symbole de la richesse, et la constellation de miroirs, c'est le symbole de la connaissance. Autrement dit, lorsque l'on est initié, on est riche, on est riche totalement, on est riche matériellement, et plus encore, on est riche spirituellement. Voilà donc le symbolisme de ce masque. »*

Ce sont sans doute ces survivances qui, sans qu'on le sache, animent entre Bien et Mal la foi festive du Mardi gras.

*Diabie et diabolin,
Fort-de-France, début
des années 1960,
coll. privée*







Mercredi des Cendres

Le Mercredi des Cendres est le jour des diables ou *guiablasses*, qui s'articule, à son origine, à partir d'un vieux mythe martiniquais qui laisse entendre qu'une femme seule très grande et très belle s'avance à midi sur la route, elle est habillée de noir, elle séduit l'homme qui s'adresse à elle, elle l'entraîne loin des habitations, puis elle dévoile au petit matin son visage hideux et son pied de bouc. Trop tard, elle pousse l'homme du haut de la

falaise, c'est la mort. Dans cette femme qui surgit aussi mystérieusement, il y a une énigme jamais résolue, et l'énigme est inspiratrice.

Entre jeux de vie et de mort, libertés et convulsions, joies et apeurements, désertion et présence face au destin, le carnaval met en scène la Diablesse ou *Guiablasse* le Mercredi des Cendres, faisant du carnaval martiniquais le seul qui inclut le diable



et les festivités dans le jour des cendres, lequel marque dans les autres pays le début du Carême. Depuis, cette tradition s'est imposée, et c'est sans doute le jour où les vidés sont les plus populaires et les plus fougues. Irrésistible est ce bonheur de la fête que l'on sait fugitif.

Car la fin du Carnaval est proche. Tous les orchestres de rue sont de sortie. Pour cette dernière fois, les habits sont appropriés et simples : carnavaliers et spectateurs sont habillés de noir et de blanc, sur la tête, un mouchoir blanc, parfois une serviette de table blanche suffit, les visages sont grimés, la farine les maquillent de blanc, parfois aussi une face noire, une face blanche, les lèvres sont noires, les

bas noirs et blancs. Les chaussures, le plus souvent des tennis : un côté blanc, un côté noir, sans doute pour rappeler la disparité de pieds de la Diabliesse, un pied humain, un pied de bouc. Un immense fleuve noir et blanc descend à travers les rues qui s'emplissent de chants de circonstance : « *Magré lavi-a red, Vaval ka kité nou !* » Oui, en dépit de la dureté de la vie, le Roi Vaval, vivant ses dernières heures, s'apprête à nous quitter.

Au crépuscule, nombreux sont ceux qui accompagnent le défunt pour son dernier voyage annuel. Le Roi Vaval a beaucoup d'enfants, de très nombreuses femmes, concubines et maîtresses, c'est en tout cas, ce qu'a affirmé l'avis d'obsèques





traditionnellement diffusé sur les radios du pays chaque Mercredi des Cendres, très tôt le matin et rediffusé tout au long de la journée . Les femmes de Vaval – souvent des hommes en tenue féminines – se transforment en pleureuses, des cris retentissent, cris de douleur feinte, chants de tristesse et dernier charivari.

Le corps de Vaval est brûlé sur la plage et ses cendres dispersées dans la mer. Tous s'apprêtent alors à se rendre aux dernières soirées du Carnaval en tenue de deuil, pour danser et chanter les louanges de Vaval.



Les Figures du Carnaval Martiniquais

Caroline Zié-loli

Caroline début du XX^{ème}
siècle, coll. MRHE

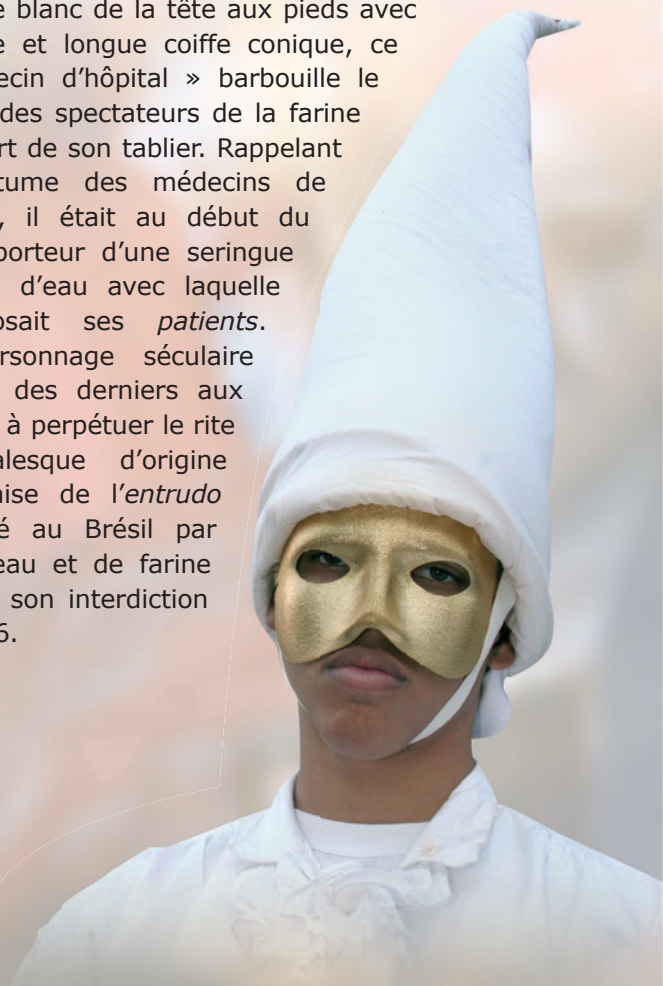


Figure hybride composée d'une femme portant un homme sur son dos, la Caroline est un personnage traditionnel du carnaval martiniquais. Frappée d'un strabisme prononcé, *zié-loli* en créole, elle est à l'image d'une femme aimante et dévouée portant sur son dos son mari trop saoul pour regagner son foyer par ses propres moyens.

Mèdsin Lopital



Vêtu de blanc de la tête aux pieds avec masque et longue coiffe conique, ce « médecin d'hôpital » barbouille le visage des spectateurs de la farine qu'il sort de son tablier. Rappelant le costume des médecins de Molière, il était au début du siècle porteur d'une seringue remplie d'eau avec laquelle il arrosait ses *patients*. Ce personnage séculaire est un des derniers aux Antilles à perpétuer le rite carnavalesque d'origine portugaise de l'*entrudo* pratiqué au Brésil par jets d'eau et de farine jusqu'à son interdiction en 1856.



Brossé Kléré

Aujourd'hui rares, ces *jeunes cireurs de bottes* la tête enfilée dans de vieux bas les rendant méconnaissables parcouraient Fort-de-France les *Jours Gras* en quête de piécettes et de chaussures à cirer.

Filé Kouto



Filé-kouto devant la préfecture, Fort-de-France, années 1970, coll. MRHE

Le carnaval d'antan était l'occasion pour ces *rémouleurs* et leur meule portative d'engranger quelques sous. Parallèlement aux *vidé*, couteaux, coutelas et autres outils tranchants étaient aiguisés sous les porches en une prestation monnayée transformée en véritable performance artistique.

Matelots Saoûls

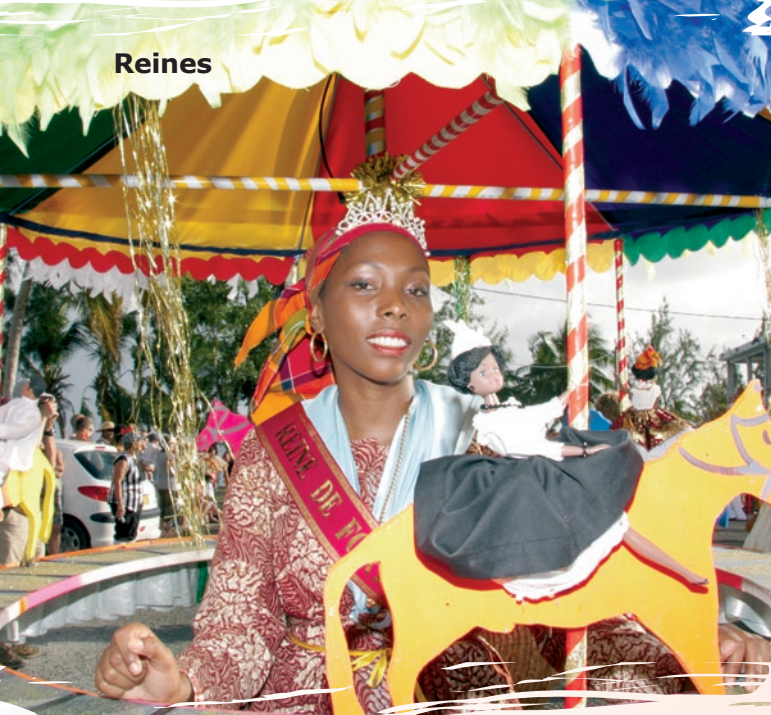
Villes portuaires, Saint-Pierre et Fort-de-France accueillaient de nombreux matelots en goguette qu'il était habituel de croiser hilares, ivres ou titubants au détour d'une rue ou aux environs des bars de *La Transat*, quartier de Fort-de-France qui se trouve à proximité du port. Attestée depuis le début du XIX^{ème} siècle, la figure du marin ivre, objet des railleries des Martiniquais, a ainsi intégré le Carnaval de Martinique.



Moko Zombi

Le *Moko Zombi* aurait été introduit ou réintroduit en Martinique après la première guerre mondiale. Héritage des nombreuses mascarades rituelles sur échasses des peuples des côtes d'Afrique de l'Ouest, le *Moko Zombi* encore censé dans certaines îles chasser le mal par où il passe, serait un legs des Efik du Vieux Calabar (Sud-est du Nigéria) dont les ressortissants dénommés *Mocoe* ou *Moko* étaient réputés cannibales à l'époque esclavagiste.

Reines



Absentes du carnaval de Saint-Pierre, les Reines du Carnaval intègrent celui de Fort-de-France après la seconde guerre mondiale puis ceux des communes où elles sont promues, après élection, par des *Comités* respectueux du costume créole traditionnel et des travestis chatoyants.



Election d'une reine de carnaval, début années 1970, coll. MRHE

Malpropres

Figure populaire décriée depuis la fin XIXème siècle, aujourd'hui dominante et caractéristique du carnaval martiniquais, le *malpropre* est un homme travesti en femme, revêtu d'oripeaux ou d'attributs féminins. Délaissant quelquefois leur traditionnel *pot-de-chambre* (encore maintenu par quelques irréductibles), ils déambulent, seuls, en couples ou en vidés, la tenue légère et le verbe salace, soucieux d'amuser la galerie ou de révolter les bonnes âmes choquées par gestes et attitudes frisant l'indécence. Accoutré de *rad kabann* (guenilles) ou de dentelle fine dans sa version *makoumè*, le malpropre respecte, tant que faire se peut, les couleurs qui varient chaque jour du carnaval.



Vaval

Roi du Carnaval, Vaval est incinéré sur la jetée de Fort-de-France en fin d'après-midi du *Mercredi des Cendres* après quatre jours de vidé effréné, entouré de dizaines de milliers de fidèles, parmi lesquels ses nombreuses femmes, ses parents, amis et alliés, alertés par ses obsèques radiodiffusées dès le matin.

Tout ce beau monde en pleurs l'accompagnera jusqu'à son dernier souffle.



Diabliesse

Figure centrale du Mercredi des Cendres, la *djablès* est également un personnage légendaire de l'imaginaire antillais. Réincarnation (dans quelques îles) d'une jeune fille décédée encore vierge, elle apparaît les soirs de bal sous les traits d'une jeune femme à la beauté inégalée séduisant son cavalier qu'elle entraîne à l'écart avant de lui rompre le cou. Seul moyen de la démasquer, relever habilement la longue robe qui lui couvre le pied gauche pour vérifier qu'il ne s'agit d'un sabot de mule ou de bouc. Les *diabliesses du Mercredi des Cendres* jouent les veuves éplorées mais joyeuses accompagnant jusqu'à l'incinération leur amant de quatre jours en brandissant une branche de corossolier censée calmer toutes les douleurs. Habillées de leur tenue classique, foulards blancs sur grand-robes noires et jupons blancs, visages enfarinés surmontés d'un bonnet blanc en forme de cône, elles versent des larmes de crocodile, chantant en riant à *Vaval* leur désespoir de ne pouvoir l'inhumer quotidiennement.



Touloulou

Costume classique des carnivals créoles des Amériques de la fin du XIX^{ème} siècle, de Saint-Pierre à la Nouvelle-Orléans, le *touloulou* qui subsiste en Guyane après l'éruption et y fait les beaux jours des bals *paré-masqués* nous revient au début des années 70, réintroduit par Berly Glaudon lors des folles soirées du *Tam Tam*. De son séjour sur le continent, ce masque de carnaval au nom Caraïbe d'un petit crabe de terre est revenu en Martinique, empreint de hardiesse et de libre entreprise. Gantée et dissimulée derrière son loup, costumée de la tête aux pieds, la femme est méconnaissable et souveraine. C'est elle qui désormais choisit son cavalier et lui impose une troublante et lascive étreinte.



Mariyann Lapo -fig

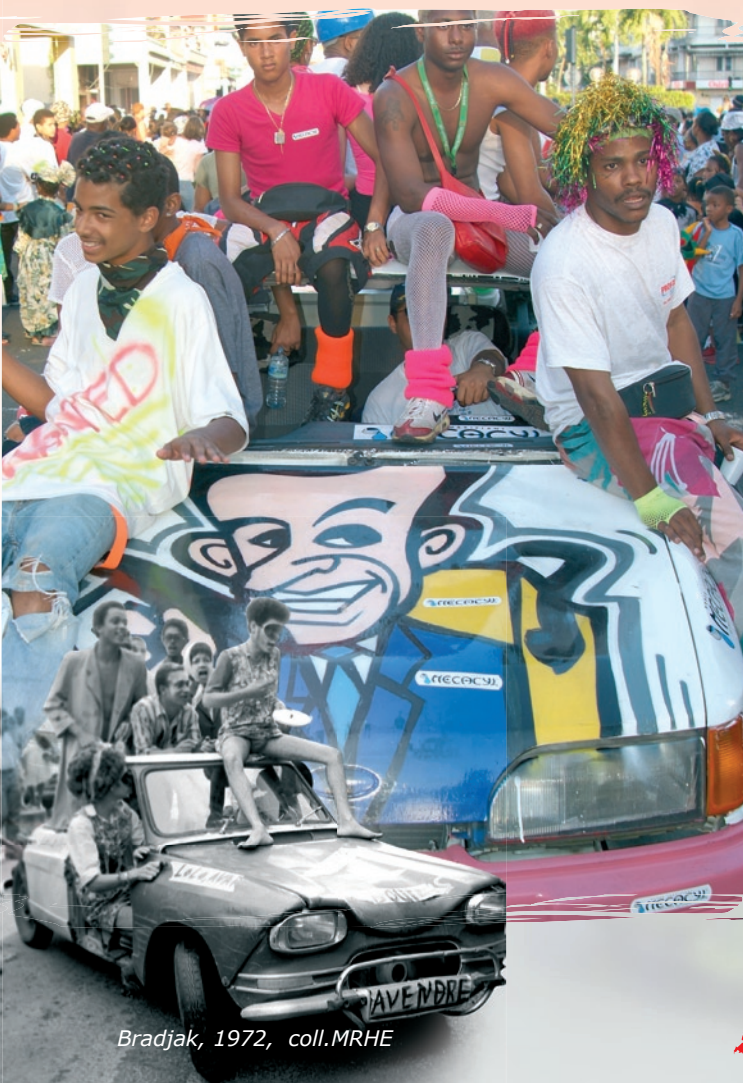


Cône ou robe de feuilles sèches de bananier couvrant entièrement ou partiellement le corps du carnavalier, le costume de *Mariyann lapo-fig* compte parmi les plus anciens de la Caraïbe. Figure rituelle des mascarades d'Afrique de l'ouest entremêlée à celle de l'ours et du dompteur des carnivals européens, on la voyait apparaître affublée du masque d'un plantigrade tenu en laisse par son dompteur. Revêtu d'un costume parfois confectionné de bandes de tissus, ce personnage était également connu dans les campagnes sous le nom de *Magrit an ranyon*.



Bradjak

Épaves réanimées, tacots en piteux état couverts de slogans divers traversant rues et *vidés*, les *bradjak* apparus à la fin des années 60 animèrent le carnaval de leurs pétarades incessantes jusqu'à l'aube du troisième millénaire. Ils sont peu à peu remplacés par des véhicules plus sûrs, aux lignes revisitées, qui n'attirent l'attention des spectateurs que par l'originalité de leurs décors et les indéniables talents de leurs constructeurs.



Bradjak, 1972, coll.MRHE

Nèg Gwo Siwo



Couverts traditionnellement de mélasse, aujourd'hui d'un mélange d'huile et de charbon, les *Nègres Gros-sirop* puisent leurs lointaines origines au sein de certaines sociétés secrètes initiatiques d'Afrique de l'ouest.

Diable

Figure centrale du *Mardi Gras*, le *Diable rouge* martiniquais n'évolue jamais en groupe au début du XXème siècle. Muni d'une longue fourche et toujours entouré d'enfants, il ne porte de miroirs que sur son masque alors que sur son costume sont attachés des grelots et des pièces de monnaie. Son évolution semble être due à l'action de Monsieur Detho Landry, *Papa djab* historique martiniquais, qui anima et constitua après-guerre les premiers groupes de diables rouges. Il fit évoluer la figure jusqu'à son acception actuelle.

Bwabwa

Pantin de paille affublé d'un costume puis hissé au bout d'une perche, le *bwabwa* promené en tête des *vidés* symbolisait en le caricaturant, l'évènement, l'incident ou l'individu le plus impopulaire dans la vie sociale ou politique de la cité. Enterré ou immergé à Saint-Pierre, il n'est incinéré à Fort-de-France qu'au début du XXème siècle.



En conclusion, le Carnaval martiniquais se révèle être une fête totale où le corps se fait expression d'une sensibilité artistique vivante. Le rythme, la musique, la beauté des costumes, la dérision et le burlesque mis en scène, la singularité des travestis et des figures traditionnelles qui se donnent à voir en font un des carnivals parmi les plus gais, les plus chaleureux et les plus originaux du monde.



Quelques conseils pratiques pour participer au Carnaval

Dates

Les dates du Carnaval varient d'une année à l'autre. Les jours gras précèdent le mercredi des Cendres et l'entrée en Carême, quarante jours avant Pâques dont la date est fixée au premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps. Les jours gras se situent donc entre le premier février et la mi mars.

Lieux

Le carnaval se fête dans toute la Martinique. Les manifestations les plus importantes ont lieu dans la capitale Fort-de-France, avec comme endroit central la Place de la Savane, mais les cortèges se déplacent dans la ville selon un circuit sécurisé, bien défini. Les meilleurs points pour profiter du spectacle se situent autour de la place de la Savane, sur le front de mer et sur le Boulevard du Général de Gaulle.

Le Lundi Gras, jour des mariages burlesques, est également celui du Carnaval du Sud qui se déroule dans une ville désignée par avance. A Fort-de-France, les enfants des écoles défilent ce jour-là.

S'agissant du vidé en pyjama, dont le jour varie selon les lieux, quelques uns des plus courus sont ceux organisés dans les Villes du Lamentin, de Fort-de-France et de Schœlcher. Rendez-vous pour le départ à partir de 4H30 !

Le Mercredi des Cendres, l'incinération de Vaval se déroule, dans la plupart des communes, vers 18H30. A Fort-de-France, elle a lieu sur le front de mer.

Comment se travestir ?

Le Dimanche gras, le choix du déguisement est laissé à l'imagination de chacun. Le vidé en pyjama suppose en général l'usage du pyjama pour les femmes et de la chemise de nuit pour les hommes.

Le Lundi Gras, mariages burlesques obligent, les hommes revêtent leurs plus beaux atours féminins et les femmes, les costumes trop amples empruntés à ces messieurs.

Le Vidé en Pyjama suit le plus souvent la même tendance : pyjama pour les femmes et chemises de nuit pour les hommes.

Le Mardi Gras, la couleur rouge domine : on revêt une tenue de diable rouge, ou l'on s'habille en rouge de la tête au pied.

Le Mercredi des Cendres, la tenue de deuil est de rigueur : on s'habille en diablesse (cf photo p.43) ou en noir et blanc (par exemple haut blanc et jupe noire) pour participer au cortège funéraire de Vaval.

Les indispensables du carnavalier :

- des chaussures souples pour suivre et « courir les vidés » qui démarrent vers 15H00 ;
- de l'eau pour s'hydrater. Les marchands ambulants jalonnent le parcours des vidés. Les bouteilles en verre sont interdites sur le circuit. A l'occasion, laissez vous tenter par le punch martiniquais, le meilleur du monde ... avec modération ;

- un chapeau (à moins que votre travesti ne comporte un couvre chef) pour vous protéger du soleil ;
- appareil photos et caméras pour immortaliser ces souvenirs.

Où se renseigner ?

Bien en amont du programme traditionnel des jours gras, de nombreux événements ponctuent la période carnavalesque dès le mois de janvier.

Les informations sont disponibles au Comité Martiniquais du Tourisme et dans les Offices de Tourisme et Syndicats d'Initiative des communes.

Petit glossaire

* *Toufé yen yen* : regroupement populaire dansant et festif, dont l'appellation fait allusion à la chaleur et à l'humidité qui attirent une variété de moucheron - les *yens yens* - plus agités que dangereux, en particulier pour la santé.

* *Le vidé* est un défilé dans lequel la danse et le chant sont essentiels. Il constitue, avec les soirées dansantes, l'activité principale du carnavalier, lequel se déguise selon la tradition en fonction des jours du carnaval pour courir le vidé. La biguine-vidé est, en parole et en musique, la création musicale appropriée au vidé.

* *Bo fè-a* est la chanson la plus célèbre du Carnaval martiniquais. Il s'agit d'une composition du répertoire de Saint Pierre qui se définit comme une polka-marche. Chanson satirique, elle visait un homme redouté de tous, l'adjudant de police Lilitte. Poussé à la démission par les autorités, peut-être à cause de ses ambitions politiques, il crut devoir embrasser son sabre avant de le rendre. C'est ce geste symbolique qui est relaté et tourné en dérision dans les paroles de cette composition musicale.

* *Le mabi*, mot amérindien, est une boisson fermentée, un peu amère, rappelant certaines bières, qui se boit fraîche ou glacée. Elle est fabriquée à partir de l'écorce d'un arbre qui pousse aux Antilles, le bois-mabi.



Bibliographie sommaire

- Le carnaval, sources, tradition, modernité, *Cahiers du patrimoine*, n° 23-24, décembre 2007, Région Martinique.
- Corzani jack, Le carnaval, *Dictionnaire encyclopédique Désormeaux*, t. II, 1992.
- Bruneteau patrick, Rochais véronique, *Le carnaval des travestis*, Ed. Lafontaine, 2006.
- Garaud Louis, *Trois ans à la martinique*, Paris, 1895.
- <http://www.carnaval-martinique.info>

Remerciements à :

Mme Lyne-Rose Beuze et au Musée Régional d'Histoire et d'Ethnographie de la Martinique.



